

*Artiste du glanage, de l'assemblage et du sampling,
Ladji Diaby raconte la complexité du monde avec trois fois rien*
Mailys Celeux-Lanval, Beaux Arts Magazine, October 16, 2026

BeauxArts

Artiste du glanage, de l'assemblage et du sampling, Ladji Diaby raconte la complexité du monde avec trois fois rien

Par **Mailys Celeux-Lanval**

Publié le 16 octobre 2026 à 08h30, mis à jour le 16 octobre 2026 à 08h35

Félicité lors de son diplôme aux Beaux-Arts de Paris, exposé en solo en Allemagne et à Lafayette Anticipations, le jeune Ladji Diaby est actuellement à l'honneur de la galerie Crèveœur, qui le représentera aussi lors de la foire Art Basel Paris. Rien ne prédestinait pourtant ce jeune homme d'Ivry-sur-Seine à enchaîner les succès dans le monde de l'art avec ses assemblages d'objets trouvés, lui qui a longtemps rêvé de cinéma – et n'y a pas tout à fait renoncé. Rencontre.



Ladji Diaby pose dans son atelier d'Ivry-sur-Seine avec un objet spectaculaire de sa collection d'objets trouvés : une selle, 2026 ⓘ

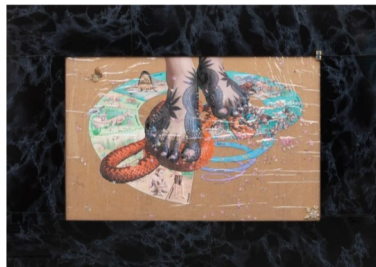
© Irina Shkoda pour BeauxArts.com

Crèveœur

Depuis son entrée aux Beaux-Arts de Paris, **Ladji Diaby** (né en 2000) se soumet à **un impératif** : investir le moins d'argent possible dans la production de ses œuvres. « J'ai su tout de suite que je ne pouvais pas avoir une pratique onéreuse », détaille l'artiste **originaire d'une famille modeste**, et qui vit et travaille encore aujourd'hui à **Ivry-sur-Seine**, dans le Val-de-Marne, où il est né et a grandi.

Avec le temps, et le succès venant, cette contrainte est devenue un « parti pris », comme on pourra le constater dans l'exposition que lui consacre ces jours-ci la **galerie Crèveœur**, dans le 20^e arrondissement de Paris, où ses œuvres prennent la forme **d'assemblages d'objets extrêmement hétéroclites**.

« Je suis un peu devenu leur benne »



Ladji Diaby, *Ma mère et le serpent*, 2026 ⓘ

Impression laser, collage, carton, bois, ruban adhésif, objets divers, papier adhésif à motif marbre • 70 × 98,8 × 3 cm • Courtesy Ladji Diaby et Crèveœur, Paris / Photo Laurent Edeline

Un petit escalier de bibliothèque débouchant sur un mur, des babioles, le portrait d'un rappeur imprimé sur une simple feuille A4, un jouet, un trophée de chasse, du scotch, un tournesol en plastique, des bijoux en toc... Ladji Diaby le dit : s'il passe beaucoup de temps à **ramasser ce qu'il trouve dans la rue** et à écumer les rayons désordonnés des magasins de seconde main comme Emmaüs, il reçoit aussi beaucoup de « cadeaux » de sa famille et de ses proches, souvent kitsch ou laids : « Ils me donnent **des objets dont ils ne veulent**

plus, je suis un peu devenu leur benne ». Lui voit dans chaque chose, même la plus dérisoire, un « **système de valeurs** » qu'il convoque et interroge, l'intégrant à une narration, tout en tenant à laisser le spectateur libre de ses associations d'idées.

Du cinéma aux Beaux-Arts

« C'est la première fois qu'on m'a demandé mon avis sur une œuvre. Je suis tombé amoureux de cet exercice : associer des idées à des images. »

Aux origines de son art, il y a un **souvenir d'adolescence** : « Vers quatorze ou quinze ans, j'étais accro à la télévision. Un soir, je suis tombé en plein milieu du film *Orange mécanique* [Stanley Kubrick, 1971, ndlr], qui m'a laissé une sensation très étrange. Le lendemain, en cours d'arts plastiques, notre professeur nous a montré *Un chien andalou* [Luis Buñuel, 1929, ndlr]. C'est la première fois qu'on m'a demandé mon avis sur une œuvre. Je suis tombé

Crèveœur

amoureux de cet exercice : **associer des idées à des images.** » Et ce, sans qu'aucun bagage culturel ne soit attendu de lui. Dans la foulée, Ladj Diaby nous raconte d'ailleurs sa joie d'avoir grandi à Ivry-sur-Seine, « une ville gérée par le Parti communiste depuis 1925 », où la municipalité œuvre à ce que tous les élèves **aillent trois fois par an au cinéma** et une fois au théâtre.



Ladj Diaby précise que créer à partir d'objets glanés lui a permis de comprendre à quel point « le capitalisme et le monde du travail » agissaient sur sa vie, en modelaient les formes, la texture, le temps, l'espace, 2026 (i)

© Irina Shkoda pour BeauxArts.com

Cette politique lui permet de comprendre tôt que la culture lui est « accessible », et il **se met à rêver de cinéma**. Il s'inscrit en **BTS audiovisuel** à Saint-Denis, mais l'expérience est « terrifiante » : « On voulait faire de moi un presse-bouton ! ». Renvoyé à ses origines par ses camarades (« On me rappelait constamment que j'étais le seul noir, pas les professeurs mais les étudiants »), il **ressort dégoûté** de ces deux années d'études. Et prend la décision de s'inscrire **aux Beaux-Arts de Paris**. « Mon envie de cinéma s'est muée en envie de tout. » Il reste cinq ans dans l'atelier de l'artiste Guillaume Paris, jusqu'à son diplôme en 2025 – « Il m'a appris à ne pas me justifier, qu'il fallait faire confiance à mon intuition. Ça m'a libéré d'un poids. »

Un art du *sampling* qui dit sa réalité

C'est donc dans cette **ouverture d'esprit bienveillante** qu'il développe la pratique du volume et de l'assemblage pour laquelle on le connaît aujourd'hui, et qui lui a déjà valu **deux expositions solo**, l'une au Kunstverein Nürnberg (Allemagne), l'autre à **Lafayette Anticipations**.



Ladj Diaby, *First Stone*, 2026 

Statuette, faux serpents, meuble de cuisine, corde, peinture pour vitrail • 120 x 30 x 37,5 cm • Courtesy Ladj Diaby et Crèveœur, Paris / Photo Laurent Edeline

« Ça ne vient pas de nulle part », sourit-il : si personne dans sa famille n'est artiste, sa mère est **friande d'aménagement et d'objets**, et a nourri son intérêt pour les choses. La passion première de Ladj Diaby pour le cinéma s'inscrit aussi dans cette pratique où il y a un peu de l'accessoiriste, mais aussi du **monteur**. Une « **musicalité** », également, précise-t-il en rappelant son amour pour le rap et en identifiant les objets qu'il assemble à des **samples**, des fragments de morceaux réarrangés.

Le « meilleur compliment » qu'on puisse lui adresser ? « Ah mais ça, je peux le faire ! », dit-il dans un éclat de rire, détournant la fameuse critique que l'on oppose trop souvent à l'art moderne et contemporain. « **Tout le monde** devrait avoir le temps et la disponibilité de

construire une pratique plastique ! » Pour composer à partir des fragments de sa réalité, complète-t-il, et « identifier ce qui nous affecte. » Pour sa part, Ladj Diaby précise que créer à partir d'objets glanés lui a permis de comprendre à quel point « **le capitalisme et le monde du travail** » agissaient sur sa vie, en **modelaient les formes, la texture, le temps**, l'espace. Il assemble chacune de ses œuvres en piochant dans un « coffre de motifs qui composent mon expérience », de « symptômes du monde dans lequel je vis ».

Réminiscences intimes

De fait, il **s'y dévoile beaucoup**. Chaque objet **raconte un moment de sa vie**, un peu de ses goûts, ouvre une fenêtre sur l'histoire de sa famille. Dans un autel bouddhique, Ladj Diaby glisse une photographie de l'un de ses rappeurs favoris, Gucci Mane, dans un **geste d'auto-critique** vis-à-vis de sa « condition de fan ». Accrochées au mur, **deux pattes de chevreuil** données par un étudiant supportent quelques colliers en toc : ne sachant que faire de cet étrange cadeau, Ladj Diaby a fini par découvrir qu'il s'agissait d'un trophée de chasse pour supporter le poids d'une arme. Il a voulu en **défaire la violence** en y déposant des colliers en toc, comme des « amulettes ».



Ladji Diaby, *Untitled*, 2025 ⓘ

Ladji Diaby préfère ne donner aucune clé, ni dans les cartels, ni dans les titres.

Dans un seau à champagne (« emprunté » au bureau du directeur de l'École des beaux-arts, confie-t-il avec malice), des citrons percés de clous de girofle raconte une **habitude de sa mère**. Celle-ci apparaît aussi dans un meuble qui a rappelé à Ladji Diaby l'œuvre de Piero Della Francesca, écrin dans lequel il a **agrandi et déformé la photographie** d'un jour de joie. Même ses petites sœurs

surgissent, comme de petites fées, au fond d'une coupe en verre déposée sur un énorme tournesol en plastique, donné par une amie. Mais les visages de ses proches disparaissent **derrière un éclat de lumière**, signe de la façon dont son éducation musulmane a imprimé son « rapport à la question de la représentation » : « C'est un **geste de pudeur** que je mobilise comme un geste plastique, un signe de mon bagage culturel ».

Des œuvres comme des rébus



Par ces accumulations de références rarement flagrantes, Ladji Diaby rend ainsi les objets à leur mystère, 2026

© Irina Shkoda pour BeauxArts.com

En somme, Ladji Diaby travaille avec ce qu'il est, avec le monde qui l'entoure, avec l'histoire de l'art, avec les surgissements incessants de la violence dans le quotidien, et cela donne des œuvres **extrêmement déroutantes**, narratives certes, mais à la façon de **rébus à déchiffrer**. L'artiste peut choisir d'en expliquer chaque élément – il le fera sur notre demande lors de notre visite – mais pour le public, il préfère ne **donner aucune clé**, ni dans les cartels, ni dans les titres (celui de son actuelle exposition ne nous éclairera d'ailleurs que sur un

énième *sample*, « **Godspeed You Black Emperor** » renvoyant à la fois à un documentaire japonais de 1976 autour d'un gang de *bikers* et à un groupe de rock québécois actif depuis 1994 qui en a repris le nom). Par ces accumulations de références rarement flagrantes, Ladji Diaby rend ainsi les objets à **leur mystère**, confère à chaque geste tout à la fois l'aura d'un rituel et son propre questionnement. À l'évidence, nul n'est tenu.